

## LIVRE III

### DE MAZAGAN A MAROC

#### CHAPITRE PREMIER

Suite de l'ultimatum, le pacha s'exécute - Levée du camp - Ordre de marche - Tribu d'El-Filas - Goum de la tribu - Fantasia arabe - Le caïd sous la tente - La koubba de Sidi Brahim.

Le moment est venu d'entreprendre notre véritable voyage à travers le Maroc.

Dès six heures du matin, nous nous dirigeons vers le camp, précédés comme toujours de nos moghazni et de nos soldats, qui, selon leur douce habitude, n'ont pas hésité à faire usage des bâtons dans l'intérêt de notre circulation. À la porte de la ville, nous rencontrons le gouverneur avec sa suite. Malheureusement, la question soulevée dans la visite de la veille n'était pas résolue, loin de là. Après échange de communications dans la soirée, et après mise en demeure formelle, le pacha avait refusé de verser la somme qui lui était réclamée, non point toutefois d'une façon absolue, mais à la manière arabe, en demandant des délais, prétextant la nécessité d'en référer au sultan, employant, en un mot, toutes sortes de procédés dilatoires dans le seul but d'éloigner la solution et de la faire oublier.

Sous cette impression, le ministre refusa la main que le gouverneur s'empressait de lui offrir, et continua sa route sans plus s'inquiéter de sa présence. L'étonnement, la surprise, l'angoisse, se trahirent à la fois sur la figure du pacha. Il essaya d'expliquer son refus, de l'atténuer assurant de plus en plus qu'il ferait tout son possible pour donner satisfaction au désir du ministre.

Mais celui-ci n'était pas d'humeur à se laisser berner par des promesses vagues, par des protestations banales d'amitié. M. Ordega n'est pas depuis longtemps au Maroc, mais il en a étudié les mœurs et sait comment il faut agir avec ces personnages qui n'ont trop souvent que la rapacité pour but et la duplicité pour principe. « Hier, » dit-il au pacha, « je t'ai adressé une demande, une seule; tu refuses d'y faire droit. C'était pourtant une chose juste que je réclamais. C'est bien ! Mon rôle est fini avec toi, je ne te connais plus. C'est au sultan que je m'adresserai directement; c'est la première chose dont je m'occuperai en arrivant à Maroc. Le sultan, je le sais, ne manquera pas de faire droit à ma réclamation, car lui, ton maître, n'ignore pas que lorsque la France défend une cause, c'est toujours la cause du droit et de la justice. »

Le vieux pacha est abasourdi par une attitude aussi nette, aussi ferme, à laquelle il paraît peu habitué. Il s'incline, s'humilie, semble ramper, et d'une voix pleurnicheuse, balbutie encore les mêmes protestations de dévouement, les mêmes paroles d'excuse et de regret. « Tu as manqué à ta parole, reprend le ministre, les mots et les promesses ne me suffisent plus. Ou tu vas verser à l'instant la somme que tu dois, ou j'en réfère au sultan, et je demande ta révocation immédiate. » Devant cette menace, le bonhomme se déclare vaincu et, sans autre observation, envoie chercher

les 750 francs réclamés. La somme est apportée au camp où nous étions arrivés. Elle est en bons douros d'argent, enfermés dans un sac de toile. On la présente au ministre qui la fait remettre directement entre les mains du créancier.

La scène se passait publiquement en plein camp, devant nous, au milieu des hauts fonctionnaires de la ville. C'était une sanglante humiliation infligée au gouverneur. Aussi le procédé pourra paraître rude, au point de vue de nos moeurs européennes. Mais quand on connaît ces pays musulmans, quand on a été victime ou témoin de la mauvaise foi insigne des pachas ou caïds, quand on a éprouvé que la douceur et la persuasion ne mènent à rien, que les procédés délicats ne font que vous rendre ridicules à leurs yeux, il faut de toute nécessité employer la rudesse des formes, et nous félicitons sincèrement M. Ordega, dans l'intérêt de la France, de l'avoir ainsi compris et d'avoir eu l'énergie et le dévouement nécessaires pour la mettre en pratique. L'exemple sera salubre et ne manquera pas de retentir bien au delà des portes de Mazagan.

Le camp offre l'inévitable confusion d'un premier jour de départ; c'est une organisation tout entière à établir. Chevaux, mulets, chameaux, tentes, cantines, équipements, chefs, soldats, serviteurs, tout cela s'agite et se confond dans un admirable pêle-mêle. Nous arrêtons le choix définitif de nos montures que nous faisons équiper. La plupart de nous ont apporté une selle européenne pour éviter les selles arabes qui obligent à un raccourcissement et à un écartement de jambes fatigants; mais il est, paraît-il, préférable de laisser aux chevaux les brides auxquelles ils sont accoutumés. En même temps on charge les mulets et les chameaux; la besogne s'accomplit au milieu des cris perçants, des gestes brusques et violents des conducteurs. Les hommes ne ménagent pas plus les bêtes de somme qu'ils ne se ménagent eux-mêmes. Malheur au mulet rebelle ou au chameau lent à se relever sous son fardeau trop lourd ! Le bâton fait aussitôt son office.

Le convoi prend les devants, se met en route par petits groupes, dès qu'un certain nombre d'animaux est prêt à partir. Le camp se dégage ainsi peu à peu, mais lentement; il est neuf heures quand nous montons en selle.

Le ministre serre la main du pacha dont la figure de fouine et de vieille sorcière prend une expression de joie délirante quand M. Ordega lui assure que la paix est faite, que tout est oublié, et qu'il ne portera pas l'incident à la connaissance du sultan.

Nous subissons une dernière fois les honneurs de l'inévitable garnison. Mais depuis un instant sa musique est désemparée, ses instruments de cuivre sont réduits de moitié. Nous avons besoin d'un moyen de ralliement dans notre voyage, on nous a généreusement accordé l'une des deux trompettes de la fanfare. Nous voilà décidément en route. À une cinquantaine de mètres en avant, un cavalier, porteur du drapeau rouge chérifien, guide la marche de la colonne. Après lui cheminent de front quatre autres cavaliers drapés dans leur large burnous blanc, la tête ornée du turban. Ils tiennent leurs longs fusils de la main droite dans la direction verticale, la crosse reposant sur le pommeau de la selle. Vient ensuite le chef de l'escorte, flanqué des deux moghazni à cheval amenés de la légation de Tanger. À quelques pas en arrière s'avance le ministre, monté sur un élégant cheval gris, à la longue et flottante crinière, à la queue traînant à terre. Quarre hommes à pied marchent à ses côtés. Nous allons à sa suite, un peu à l'aventure, au caprice de nos bêtes, dont les mains inexpérimentées de quelques-uns d'entre nous ne savent pas très bien régler l'allure et la direction. Non loin de nous et montés sur des mules, se tiennent nos serviteurs particuliers, munis des petits objets dont nous pourrions réclamer en route l'usage immédiat.

Enfin, quatre cavaliers, dans l'attitude et le costume de ceux qui nous précèdent, complètent l'ordre de la marche adopté.

La colonne se déroule sur un chemin assez large, tracé ou plutôt indiqué au milieu des cultures qu'il traverse, par une robuste et sauvage végétation de palmiers nains. Plusieurs pistes ou sentiers serpentent au milieu des touffes et permettent le libre et facile passage des animaux. Nous gravissons une pente légère pour atteindre bientôt le sommet d'une colline peu élevée, d'où nous jetons un dernier regard sur la ville et la mer. Le long de la route, derrière nous, les muletiers et les chameliers attardés se hâtent de nous rejoindre, tandis qu'en avant sur le plateau, s'espacent les bandes parties les premières. Au milieu d'elles se distingue la litière, sorte de palanquin porté par des mules, qui doit nous accompagner pendant le voyage, et dont la couleur jaune orange est bien faite pour attirer de loin le regard. Les champs cultivés disparaissent pour faire place aux seules productions abondantes de palmiers nains et d'asphodèles. Çà et là sont dressées quelques tentes noires, autour desquelles paissent de maigres troupeaux de vaches ou de moutons. Puis la route, un instant incertaine au milieu de landes pierreuses, se dessine de nouveau et se continue à travers de vastes et riches cultures d'orge, de blé et de maïs. Leurs teintes vertes variées se succèdent ensuite sans interruption dans une immense plaine, légèrement déprimée en vallée, jusqu'aux limites d'un horizon infini.

À l'entrée de cette plaine, nous rencontrons la tribu d'El-Fhas, la première que nous ayons à traverser après avoir quitté le territoire de Mazagan. Elle appartient à la grande et fertile province de Dukala, dont la production, par les années favorables, suffit presque à tous les besoins du pays, et dont on pourrait tirer des richesses incalculables avec des soins plus actifs et intelligents, et surtout par la levée de la prohibition qui interdit l'exportation des céréales.

À ce point de notre course, un véritable coup de théâtre nous réservait une surprise agréable. Une cinquantaine de cavaliers, commandés par le caïd de la tribu et jusque-là soigneusement dissimulés à une centaine de mètres de la route, derrière une légère ondulation du terrain, se précipitent sur nous avec une impétuosité, une furia qu'on aurait pu prendre un instant pour une charge à fond contre notre colonne. Mais, à un signe de commandement, tous les cavaliers s'arrêtent net. Le caïd, se détachant alors de sa troupe, s'avance seul à notre rencontre. Arrivé près du ministre, il lui offre la main et, au nom du sultan, lui promet amitié, aide et protection sur son territoire. « Je ne m'attendais pas à un autre accueil, répond le ministre. Représentant de la France, je viens ici en ami de ton pays et de ton maître. » Le caïd s'incline en signe d'hommage et de reconnaissance, et, reprenant la tête de ses hommes, vient se placer à notre suite pour nous faire escorte. Quelques cavaliers en retard accourent de toute la vitesse de leurs chevaux et traversent comme des éclairs les champs ensemencés. Notre colonne, avec sa nouvelle escorte de brillants cavaliers, bien montés, bien équipés, est du plus bel effet. Les tentes et les huttes de paille, appelées gourbis, qui abritent la population du pays, se vident à notre approche, les hommes viennent tout près nous considérer, les femmes plus réservées se tiennent à distance. Elles agitent sous nos yeux de petits drapeaux, ordinairement rouges, en même temps qu'elles poussent, à l'aide de la langue et de la gorge, un cri particulier, tremblotant, continu, une espèce de susurrement aigu qui, dans tout l'Orient, est un signe de joie et d'allégresse. Nous faisons halte au pied du village d'El-Fhas, dont les constructions, aujourd'hui en ruine, remontent à l'époque de l'occupation portugaise. Quelques rares familles y vivent sous la tente, ou bien trouvent asile au milieu de ces ruines que dominent une dizaine de superbes palmiers, enracinés dans les décombres. Tout autour, de vigoureux caroubiers projettent leur ombre, çà et là, et dans des vergers enclos de pierres sèches prospèrent le figuier et l'amandier.

Une petite mosquée sans minaret reste seule debout au milieu du village effondré. Sur un faux renseignement, nous l'avions prise pour un établissement de bains ou hammam. Et pour qui donc, mon Dieu ? Nous n'avons pas tardé à revenir de notre erreur. Des Arabes, nous voyant prendre cette direction, sont accourus de leur côté, et au moment où nous allions pénétrer dans le lieu saint : Djemma ! Djemma ! s'écrient-ils, Mosquée! Mosquée ! Inutile d'insister; un Chrétien s'exposerait à tous les malheurs s'il osait en franchir les portes.

Dans un terrain vague avoisinant avait été dressé une tente destinée à nous fournir un abri pendant le déjeuner. Quand le repas touche à sa fin, le caïd vient demander au ministre la permission de lui offrir le spectacle d'une fantasia. Six ou sept cavaliers rangés en ligne partent au petit trot, au signal de leur chef placé au milieu d'eux. Au cri de : Ah! ah! poussé vigoureusement, les cavaliers mettent leurs chevaux au galop, en élevant leurs fusils au-dessus de la tête, de toute la longueur de leur bras droit. À un second : Ah! ah! plus énergique, les chevaux sont lancés à toute vitesse, les hommes élèvent de nouveau leurs fusils, exécutent un moulinet, ajustent et tirent avec le seul secours de leur main droite. En même temps que les détonations retentissent, des cris, des hurlements s'échappent de la poitrine des cavaliers, emportés en ce moment dans une course vertigineuse. Arrivés au but, les chevaux sont brusquement arrêtés et retournés, tandis que le chef, continuant sa course en demi-cercle, revient bientôt se placer au-devant de ses hommes, à la tête desquels il regagne paisiblement le point de départ. Quatre ou cinq fois, le même exercice recommence sous nos yeux, exécuté par des groupes différents. Mais certainement le plus remarquable de ces groupes par l'adresse et l'agilité est celui que commande le fils du caïd, reconnaissable entre tous au riche équipement jaune de son magnifique cheval.

Nous adressons nos remerciements et nos félicitations au caïd, beau vieillard à barbe blanche, grand, fort, vigoureux, à l'attitude imposante et majestueuse. Le ministre lui offre de venir s'asseoir sous notre tente, ce qu'il accepte avec plaisir, ainsi que le chef d'escorte, à qui nous voulions témoigner la même prévenance. Tous les deux, après avoir déposé leurs babouches à l'entrée, viennent, pieds nus, prendre place auprès de nous sur les nattes étendues à terre. Comme ils n'auraient ni mangé de nos viandes, ni bu de nos vins, on leur fait servir du café et une demi-douzaine d'oeufs qu'ils se mettent aussitôt en devoir d'attaquer à leur façon, avec les doigts, puisant dans le plat commun, sans paraître soupçonner l'usage qu'on pouvait faire des assiettes et des fourchettes mises à leur portée. La présence de ces hôtes achève de nous distraire agréablement, et, après un repos suffisant accordé à nos personnes et à nos bêtes, nous remontons à cheval pour continuer la route.

Vers quatre heures, nous arrivons sans incident nouveau au pied d'un petit mamelon, sur lequel s'élève la koubba ou marabout (tombeau) de Sidi-Brahim. C'est là que devait être établi notre premier campement. Les tentes étaient déjà dressées à notre arrivée, et chacun a pris possession de celle qui lui a été désignée. Nous avons bien éprouvé quelque difficulté à découvrir nos caisses dans la confusion où elles gisaient à terre, mais une demi-heure après nous étions tous complètement installés.

Hier, pour notre seconde journée de séjour à Mazagan, on nous avait apporté une seconde mouna, à peu près semblable à la première par la nature et la quantité des provisions. Le caïd de la tribu sur laquelle nous campons vient maintenant nous offrir celle de ce jour. Elle représente la charge de plusieurs bêtes de somme. Chameaux et mulets sont conduits jusqu'à la tente du ministre devant laquelle tous ces produits sont étalés. C'est toujours la même abondance, la même profusion. Mais ici, en plus, il a fallu pourvoir à des nécessités nouvelles. Nous recevons du combustible pour préparer nos aliments, des bougies pour éclairer nos tentes et de l'orge en

quantité pour tous nos animaux.

On serait tenté de protester encore contre l'abus de ces prodigalités inutiles, mais à quoi bon ? Il est certain que notre présence, qui pourrait être un sujet de joie et d'amusement pour les populations placées sur notre passage, devient pour elles un fléau redouté, en raison des charges et des vexations qu'elle leur impose.

## CHAPITRE II

Une première nuit sous la tente - Voyage en litière - Les puits des Ouled-Zied - Visite du village - Enclos ou douars - Tente arabe - École de garçons - Une femme reconnaissante - Feu de joie au camp.

Rien de plus agréable qu'une nuit passée sous la tente, quand l'installation y est bonne au dedans et que la température est douce au dehors. Involontairement, je me reporte aux tristes nuits où je dormais aussi sous la tente, de service à l'ambulance du mont Valérien, pendant ce rude et funeste hiver de 1870. Les temps et les lieux sont bien changés ! Ce qui était pénible alors est devenu un charme aujourd'hui.

Nous sommes, d'ailleurs, admirablement organisés. Impossible de réunir plus de confortable pour une expédition de la nature de celle que nous avons entreprise. Nous occupons, soit isolément, soit par groupe de deux au plus, une tente conique, vaste, élevée, une vraie tente de général en campagne. Deux longues pièces de bois, réunies parallèlement par des bandes de toile et dont on fait reposer les bouts sur les quatre poignées de nos deux caisses à bagages, forment le fond d'un lit de sangle, assez large et suffisamment élevé au-dessus du sol. Par là-dessus, un bon matelas, des draps fins, un traversin, un oreiller, les couvertures nécessaires, et l'on dispose d'un excellent lit sur lequel nous avons passé une nuit délicieuse.

De l'eau pour nos ablutions est contenue dans une poterie d'étain très pratique en voyage; des serviettes et tous nos ustensiles de toilette reposent sur une table à côté. Un siège pliant complète notre petit mobilier. De forts crochets, fixés au poteau central qui supporte la tente, servent le soir de portemanteaux.

Que désirer de mieux ? Aussi ce matin à cinq heures et demie, quand le clairon sonne la diane, sommes-nous parfaitement disposés et tout prêts à fournir notre seconde étape. Il nous faut utiliser les bougies de la mouna pour éclairer les tentes. Au dehors le jour commence à peine à poindre, les formes sont confuses et indécises, le dôme du marabout voisin apparaît comme une lune à demi plongée dans l'eau.

Le ciel est gris et la pluie menace, mais dès que nous sommes en route, le soleil ne tarde pas à chasser les nuages et dissiper nos inquiétudes à cet égard. La contrée est plus accidentée que la veille. Le terrain s'élève par une série de collines incultes et pierreuses sur lesquelles se montrent quelques misérables douars, uniquement composés de tentes et de gourbis.

L'idée me vient d'utiliser la litière inoccupée et de m'y installer pour écrire mes notes pendant la marche. J'en reconnais bientôt l'impossibilité. L'artisan qui l'a construite n'a pas le sentiment bien juste des lois de l'équilibre. Ce palanquin, dont la couleur éclatante trahit aussitôt le faste oriental et dont la vue l'éveille à l'esprit l'idée de quelque sultan majestueux parcourant ses provinces, n'est simplement qu'une chaise à porteurs de grande dimension, absolument dépourvue de luxe et de confortable. Elle est traînée par deux mulets placés, l'un en avant, l'autre en arrière, entre deux brancards accrochés à l'aide d'un anneau à la sellette des bêtes de somme. Ces brancards, au lieu d'être glissés à côté et à une certaine hauteur de la litière comme dans la chaise à porteurs que

nous connaissons, sont passés tout à fait en dessous de sorte qu'à chaque pas le palanquin se livre à des évolutions désordonnées qui rendent la position du voyageur intenable. Les six hommes qui l'escortent, trois à droite, trois à gauche, ont l'occupation continuelle de le maintenir en équilibre, et dans les secousses violentes ils ont toutes les peines du monde à l'empêcher de culbuter. Je sais bien qu'on a voulu, en élevant le fond à la hauteur des flancs des animaux, l'empêcher de heurter contre les inégalités de terrain qui, dans quelques passages difficiles l'auraient inévitablement défoncé. Mais pour éviter ce danger, on a rendu la machine impossible. Il eut été pourtant facile, semble-t-il, à l'aide d'anneaux ou mortaises fixés latéralement, de permettre que les brancards mobiles pussent être passés, par une manoeuvre aussi simple que rapide, tantôt sur les côtés, tantôt en dessous, suivant la nature du terrain parcouru. On aurait pu ainsi utiliser cet édifice monumental dans les parties plates et unies de notre parcours. Mais c'eût été beaucoup demander au génie du constructeur marocain.

La seule manière de s'y maintenir est de s'étendre complètement dans le fond; encore y est-on soumis à des agitations qui n'ont rien d'agréable. Et comme, en outre, dans les profondeurs de cette caisse, on n'a aucune jouissance de la vue, qu'on est privé de la société de ses camarades et qu'on s'y ennuie profondément, on préfère remonter à cheval et réserver l'autre moyen de locomotion pour les cas à prévoir d'excessive fatigue ou de trop grande difficulté de se tenir en selle.

Nous sommes escortés, ce matin, par les caïds et les cavaliers de deux tribus réunies. Leur costume, leurs chevaux, leur équipement n'ont pas la richesse de ceux que nous avons rencontrés hier. On voit que nous parcourons une contrée pauvre et stérile.

Après trois heures de marche, nous atteignons les bords d'un chott ou *daya*, petit lac situé au fond d'une cuvette enserrée par les collines environnantes. Le lieu est triste, désert, un peu sauvage. Cependant une pelouse assez drue, coupée de quelques bouquets d'arbustes, et le voisinage d'une fontaine, nous permettent d'y fixer commodément notre halte. Sur ce même emplacement se tient un marché, le mercredi de chaque semaine, d'où le nom de Souk-el-arba (marché du mercredi) donné à la localité.

Nous n'adressons pas cette fois aux caïds l'invitation de venir partager notre tente et notre déjeuner. Ils se pourvoient chacun de leur côté. Non loin de nous, accroupi, solitaire, à l'abri du soleil derrière le palanquin, notre chef d'escorte se régale d'un oeuf dur qu'il assaisonne avec du sel tenu dans le creux de sa main gauche. À terre, près de lui, un morceau de pain, ruisselant d'une couche de beurre huileux, forme le complément de son menu. Du repas du colonel, qu'on juge du régime des soldats !

Pour terminer notre étape de la journée, nous avons encore à franchir quelques collines, mais qui déjà présentent d'assez belles cultures dans les parties basses, tandis que les hauteurs gardent encore leur caractère de landes pierreuses. Puis une plaine bien cultivée nous conduit aux douars des Ouled-Zied, auprès desquels nous allons camper.

Le lieu choisi pour dresser les tentes est éminemment favorable, C'est un vaste terrain plat, à surface unie, propre et bien tassée. Les sportsmen y trouveraient un magnifique champ de course. Le site est largement ouvert, gai et riant; on y éprouve une impression de bien-être.

Près de là, deux puits, assez semblables à la plupart de ceux que nous avons déjà rencontrés, nous promettent de l'eau eu abondance. Ces puits ont un cachet particulier malgré la simplicité primitive de leur disposition. Deux piliers en maçonnerie, montés de chaque côté sur une margelle circulaire plus ou moins élevée, supportent un arbre horizontal, servant de treuil, autour duquel s'enroule une corde.

C'est à l'aide de bêtes de somme, attelées à l'une des extrémités de la corde, qu'on élève l'eau contenue dans le récipient fixé à l'autre extrémité. Les animaux tirent en s'éloignant et tracent ainsi une piste dont la longueur mesure exactement la profondeur du puits, qui est habituellement considérable. Elle atteint ici une quarantaine de mètres. Contre l'un de ces puits, un réservoir, ménagé au centre d'une masse de matériaux accumulés en forme de monticule rocailleux, tente tout particulièrement le crayon de nos artistes, surtout à l'heure où les chameaux viennent s'y abreuver.

Les douars des Ouled-Zied constituent un village de deux cents habitants environ, situé sur un petit mamelon au pied duquel le camp est établi. Dès notre arrivée, les hommes accourent et viennent nous observer de près; les femmes descendent, par groupes successifs, jusqu'à mi-côte, et nous saluent de leurs cris stridents. C'est la plus importante agglomération que nous ayons rencontrée depuis notre départ de Mazagan, et comme nous l'avons là, sous la main, nous sommes tous désireux de la connaître et de l'étudier. On y accède par un chemin assez facile. Un cavalier de notre escorte et trois hommes de la tribu vont à pied devant nous.

Le village est constitué par une série de petits enclos ou douars, entourés de pierres sèches, plus rarement de murs assez bien bâtis. Dans leur intérieur s'élèvent les tentes et les gourbis, autour desquels se montrent parfois quelques cultures, mais pas un seul arbre. Chaque douar sert à l'habitation d'une famille.

Dans l'espace resté libre entre ces enclos irrégulièrement disséminés, des tentes et des gourbis isolés donnent asile à des gens moins fortunés. On nous fait remarquer cependant une véritable construction d'assez belle apparence ayant servi de demeure à l'ancien caïd. Celui-ci est mort, et son frère est encore en prison pour ne s'être pas assez bien souvenu que, dans ce charmant pays, quelque fortune qu'on accumule, on n'en est jamais que le détenteur provisoire, et que le sultan reste toujours libre d'en revendiquer l'entière possession.

Rien de plus misérable que ces tentes isolées que nous trouvons sur notre passage. Leur aspect extérieur, sale et délabré, donne à peine une idée de leur dénuement intérieur. Nous pénétrons dans l'une d'elles, vide pour le moment de ses locataires. Des lambeaux de nattes étendus par terre, une pierre à broyer le grain, quelques poteries ébréchées, des racines de manioc destinées sans doute au prochain repas, c'est tout ce qu'on y découvre. Une toile en loques pendue verticalement divise la tente, toute petite qu'elle soit, en deux compartiments, dont l'un, réservé aux femmes, n'en est pour cela ni plus propre, ni plus luxueux.

Une autre tente à côté, de meilleure apparence et largement ouverte sur une de ses faces, nous offre un spectacle plus réjouissant. C'est l'école du village. Huit petits bambins, tondu au rasoir, avec leur petite mèche réservée et tressée sur le sommet de la tête, sont là, accroupis en cercle, sous l'oeil de leur maître. Ils tiennent chacun à la main une ardoise sur laquelle sont gravés des images et des caractères arabes. Du bas de leur petite stature, ils lèvent sur nous des yeux ébahis. Ce sont de futurs interprètes du Coran, car toute l'instruction se borne ici à la connaissance du livre saint. Encore est-elle réservée aux seuls garçons, les filles étant laissées dans une ignorance absolue. Dans les villes, quelques rares privilégiés trouvent encore occasion d'apprendre les rudiments de l'arithmétique, de l'histoire et de la géométrie. Il ne leur en faut pas davantage pour appartenir à la classe des lettrés et des savants.

À la nouvelle de notre présence dans le village, les habitants s'empressent d'accourir autour de nous. Les soldats veulent naturellement les écarter, mais à notre demande, il les laissent librement s'approcher. Leur curiosité n'a rien, d'ailleurs, que de très sympathique. La plupart nous

présentent du lait, dans des pots de fer blanc ou des jattes de terre, non point, comme nous aurions été disposés à le croire tout d'abord, avec l'intention d'en tirer quelque profit, mais simplement à titre d'accueil gracieux. Nous distribuons à ces braves gens quelques pièces de monnaie, tout en refusant de recevoir leur offrande. Mais un de nos interprètes auxiliaires, l'Arabe Bou-Taleb, qui connaît les usages, se croit obligé de répondre à la politesse qui nous est faite, et, tout plein de dévouement, se met en devoir de boire le lait. Attardée sans doute par ses occupations, une femme accourt de toute la vitesse de ses jambes et fend la foule qui se presse autour de nous. Elle est jeune et laisse voir à découvert son visage expressif, encadré de beaux cheveux noirs en désordre. Elle porte sur le dos un enfant empaqueté qu'elle soutient de sa main gauche, tandis que de la droite elle tend un poulet dont elle veut absolument nous faire hommage. Nous apprenons que c'est la femme dont nous avons honoré la tente d'une visite. La pauvre créature met la plus touchante insistance à nous faire accepter cette marque de sa reconnaissance, joignant à son geste et à sa parole tout ce qu'elle a de suppliant dans son regard profond. Le poulet n'étant ni cuit ni plumé, Bou-Taleb ne se croit pas dans l'obligation de se l'appliquer.

Nous regagnons le camp, très satisfaits de notre petite excursion. Mais le jour baisse déjà, et nous devons redoubler de précautions pour ne pas nous abîmer dans les nombreux silos dont le sol est creusé.

La soirée s'achève agréablement. Après le dîner, on amoncelle devant nos tentes des tas de broussailles comprises dans la mouna du jour, et dont nos préparations culinaires n'avaient pas exigé l'emploi. On en fait un immense feu de joie, que nos Arabes du camp s'amuse à franchir au milieu des flammes, et dont les habitants du village viennent contempler le spectacle, sur la pente du mamelon.

### CHAPITRE III

Brillante fantasia - Une chasse au faucon - Mendians lépreux. - Important marché de Sidi-ben-Nour. - Délicats procédés du caïd à notre égard - Puritanisme marocain.

La nuit a été froide, et le vent a secoué nos tentes. Mais la dose de fatigue que nous prenons tous les jours, suffisante sans être excessive, nous dispose admirablement au sommeil. Nous avons donc bien dormi, et personne ne manque à l'appel devant la tasse de café qui est notre coup de l'étrier du matin,

La matinée conserve la fraîcheur de la nuit; il nous faut endosser nos vêtements les plus chauds. Cependant le ciel est clair, et le soleil montre déjà son disque éclatant. Après avoir gravi les pentes légères auprès desquelles était dressé notre admirable campement, nous atteignons un vaste plateau tout couvert de riches et vertes cultures. De tous côtés, un horizon presque sans limites se déroule sous nos yeux, Vers le sud, des montagnes d'un bleu tendre, estompées par les vapeurs du matin et fondues par l'éloignement, découpent dans le ciel leur silhouette ondulée. Dans ses grandes proportions, le paysage est fin, délicat, harmonieux. L'esprit se dilate agréablement au milieu de cette belle et riante nature, On se sent pénétré d'une impression de douce joie et de bien-être intime. À une assez grande distance devant nous apparaissent bientôt une cinquantaine de cavaliers, le *goum* ou contingent d'une nouvelle tribu. Le terrain est des plus favorables à leurs évolutions. Dès qu'ils nous aperçoivent, quelques-uns se mettent à exécuter une fantasia dans notre direction, puis, avant de nous atteindre, tournent bride et vont rejoindre le gros de la troupe.

Alors les cinquante cavaliers se remettent en marche, développés sur une seule ligne de front. Le caïd les précède, un vieux caïd encore, mais à la figure fine, douce, distinguée et sympathique. Il vient au-devant du ministre, lui donne une poignée de main suivant l'usage, et semble lui exprimer, avec plus d'éloquence que les précédents, les mêmes souhaits de bienvenue, les mêmes protestations d'amitié. Les saluts échangés, la ligne des cavaliers s'ouvre pour nous livrer passage, et les deux groupes viennent se ranger derrière nous.

De ce moment, ce n'est plus, pendant le reste de notre marche matinale, qu'une suite continuelle d'exercices éblouissants, exécutés sur les flancs de la colonne par ces superbes cavaliers, tous admirablement montés et richement équipés. Tandis que nous cheminons paisiblement, eux courent en avant, reviennent en arrière, repartent et retournent sans cesse. Souvent, nous nous arrêtons pour mieux admirer leur prodigieuse agilité et leur étonnante adresse.

C'est ordinairement par groupes de quinze qu'ils s'élancent au commandement de leur chef. Emportés alors par toute la vitesse de leurs chevaux, ils élèvent leur fusil d'une main, l'agitent au-dessus de la tête, lui font exécuter une série de moulinets, puis, tout à coup, abandonnant les rênes, ils saisissent l'arme des deux mains, visent le but, font feu, et se rejettent convulsivement en arrière, en poussant des cris frénétiques. Au milieu de ces contorsions, ils brandissent de nouveau leur fusil avec rage, et les plus habiles le lancent en l'air, pour le ressaisir toujours avec une admirable précision.

Deux mulets chargés de munitions suivent le peloton dans ses exercices, et, après chaque décharge, viennent lui apporter une nouvelle provision de cartouches.

Parfois un des cavaliers se produit isolément et nous offre un spectacle encore plus surprenant. Une fois son cheval lancé à toute bride, les rênes sur le cou, il se dresse sur ses étriers, pivote sur sa selle, vise à droite, vise à gauche, en avant, en arrière, et fait feu dans n'importe quelle direction, sans perdre son équilibre ni interrompre sa course insensée.

Ces costumes resplendissants de blancheur, ces armes étincelantes, ces montures élégantes et fières, ces riches équipements où l'or scintille, où éclatent le rouge, le jaune, le bleu, le vert; tout cet ensemble mis en mouvement, ruisselant de couleur, inondé de lumière, est d'un effet éblouissant. Malgré la répétition des mêmes exercices, on ne se lasse pas de les contempler.

Le ministre, après avoir exprimé sa satisfaction au caïd, le prie de vouloir bien lui présenter ses deux fils et son frère qu'il sait à la tête des cavaliers; il désire leur adresser ses remerciements et ses félicitations. Le vieux chef de la tribu est touché de ces marques d'égard. Il en témoigne sa reconnaissance en essayant de nous retenir sur son territoire, et manifeste le vif désir de nous y voir fixer notre prochain campement. Les dispositions déjà prises ne nous permettent pas d'accepter cette généreuse hospitalité.

La contrée est plus riche et partant plus peuplée que celle que nous avons traversée hier. On en pourrait juger rien qu'à la quantité de drapeaux blancs ou rouges que les femmes agitent sur notre passage, toujours en poussant leur susurrement inexprimable, leur cri d'oiseau inconnu dont nous nous ne pouvons trouver une comparaison satisfaisante,

Les douars sont plus nombreux et presque tous entourés d'une haie de cactus. Les gourbis s'y montrent, presque à l'exclusion de la tente, ce qui indique une population plus sédentaire, la tente, étant par son facile déplacement, l'abri ordinaire des peuplades nomades. Ces gourbis sont des huttes de paille élevées en forme de cône pointu et qui, de loin, rappellent à s'y méprendre les meules de foin de certaines contrées de la France.

Nous avons pris l'habitude de faire toutes les heures, une halte de quelques minutes pour dégourdir nos jambes. À l'un de ces points d'arrêt, nous voyons tout à coup devant nous, sans nous être avisés jusque-là de leur présence, un grand nombre de fauconniers portant chacun leur oiseau de proie sur une de leurs mains gantée. L'animal a la tête couverte d'un capuchon de cuir qui lui cache les yeux, et on ne lui donne l'usage de la vue que pour le lancer à la poursuite de ses faibles et innocentes victimes.

C'est l'occasion de nous donner le plaisir d'une chasse au faucon, et dans ce but quelques-uns d'entre nous s'enfoncent dans les terres à la suite des fauconniers. On lâche les faucons; nous les voyons bientôt évoluer et planer dans l'air; les malheureux petits oiseaux pourchassés, assez rares, il est vrai, dans cette région absolument dépourvue d'arbres, s'envolent, affolés, dans toutes les directions; mais grâce à leur fuite précipitée, tous parviennent à se soustraire à la serre de leurs ennemis. Notre distraction reste ainsi innocente et ne coûte pas de victimes; au reste, le temps presse et ne nous permet pas de trop prolonger cet amusement,

À mesure que nous avançons sur cette plaine interminable, le terrain s'appauvrit de plus en plus, et en approchant de la *koubba* de Sidi-ben-Nour, il ne reste autour de nous que des landes stériles. Un épais nuage de poussière qui s'élève dans le lointain nous avertit de la présence du marché qui se tient tous les mardis auprès de cette *koubba*. C'est une bonne fortune pour nous de le rencontrer à pareil jour sur notre itinéraire. Mais avant de l'atteindre, nous trouvons échelonnés

sur notre route des mendiants accourus, sans doute, à la nouvelle de notre arrivée. Ce sont des lépreux ou, pour parler plus exactement, des gens couverts ou d'affections eczémateuses. Aucune partie de leur peau n'est laissée à découvert, leur accoutrement uniforme permet à peine la distinction des sexes. Hommes et femmes ont le visage soigneusement caché par des linges trop souvent sanieux, et tous portent sur la tête un chapeau de paille à large bord. Ils ne font en cela que se conformer aux prescriptions rigoureuses qui les obligent à signaler leur présence et leurs maux de façon qu'on puisse au besoin les éviter. Une distribution généreuse de monnaie ne fait que les mettre en goût d'en avoir davantage. Ils se montrent si pressants et si importuns que les soldats jugent bon d'intervenir, et manquent d'en assommer un d'un coup de barre vigoureusement appliqué. On a beau vouloir s'élever contre ces usages barbares, l'action est si prompte que la protestation est toujours tardive.

Enfin le marché (*souk tleta* : marché du mardi) se dessine à nos yeux. C'est un rassemblement de deux à trois mille personnes, venues de tous les points du Maroc. Leur masse blanche, compacte, qui de loin semble immobile au milieu de la plaine nue, aride et poudreuse, fait songer à un vaste troupeau de moutons que la frayeur a rapprochés. Pas un arbre, pas un édifice, pas le moindre abri ne s'élève au-dessus de cette foule, assemblée là comme par hasard. La koubba en est voisine de quelques centaines de mètres; c'est la seule raison qui explique pourquoi ce point, plutôt qu'un autre, a été choisi pour lieu de réunion.

Tout le marché se déplace à notre approche et se porte à notre rencontre. Nous sommes envahis par une marée de fantômes blancs que les soldats s'efforcent de contenir. Notre campement de halte est à côté. Les hommes du goum se lancent en ligne, et nous pouvons défiler sous leur protection.

Aussitôt que nous avons mis pied-à-terre et confié nos chevaux aux serviteurs chargés de leurs soins, nous avons hâte de courir au marché qui nous offre une si piquante attraction. Sans les soldats qui nous accompagnent, il serait impossible de nous frayer un chemin au milieu de cette cohue agitée, aussi avide de nous voir que nous le sommes nous-mêmes de la contempler. En raison des difficultés de la circulation, le chef de l'escorte et le frère du caïd de la tribu sont restés à cheval, et viennent nous protéger de leur présence et de leur autorité. Ils font écarter tout ce qui nous fait obstacle, chevaux, ânes, moutons, chameaux, sans oublier les hommes, beaucoup plus pressés autour de nous et beaucoup plus difficiles à éloigner que les bêtes.

Nous circulons ainsi assez librement, un peu au hasard, cherchant à tout voir, à tout observer à travers ce désordre et cette confusion, De leur côté, les Arabes nous considèrent avec attention, mais sans se rendre un compte exact de ce que nous sommes. Ils nous désignent sous le nom de chrétiens, et à chaque instant cette qualification nous est appliquée, à ce que nous assurent les interprètes. Mais sommes-nous des Français, des Anglais ? Ils l'ignorent; et cette différence ne les touche guère. Nous sommes des chrétiens; ils n'en sauraient demander davantage.

À l'exception de quelques petites tentes sous lesquelles on vend des étoffes de cotonnade, les produits apportés sur le marché s'étalent et s'échangent en plein air. La seule apparence d'ordre que l'on puisse constater, au milieu d'un fouillis inextricable, c'est que les objets de même nature sont, en général, réunis sur un même point: ici, les animaux; là, les grains; plus loin, les fruits, oranges ou dattes; à côté, la volaille et les oeufs; ailleurs, les boucheries où les animaux tués sont suspendus à des traverses de bois, tandis que d'autres râlent encore sous le couteau de l'exécuteur ou palpitent, écorchés, sous les yeux des passants; dans un coin, des teintureries en fonction opèrent « à la minute »; dans un autre, ce sont des ateliers de forge et de ferrure, où les artisans,

accroupis devant les enclumes fixées en terre, semblent ne pas se donner plus de peine à battre leur fer que s'ils étaient appliqués à des ouvrages d'orfèvrerie. C'est, d'ailleurs, à chausser les petits pieds des ânes qu'ils sont le plus souvent occupés.

Au milieu de tous ces produits, à travers toutes ces industries, pêle-mêle avec les animaux, grouille et se démène la foule agitée et bruyante. Devant les étalages, ce ne sont que cris, gestes et attitudes de forcenés. On les croirait tous emportés de colère, se disputant, et prêts à s'entre-dévorer. Il n'en est rien. C'est leur ton et leur manière habituelle de débattre les affaires. Ils sont calmes au fond; dans tous les cas ils s'imaginent l'être. Du reste, pas la moindre querelle ne s'est élevée parmi eux, en notre présence.

La vie matérielle n'est pas chère au Maroc. Dans les années de sécheresse, comme celle qui menace le pays, si les grains sont à un prix un peu plus élevé, les animaux se vendent presque pour rien. Une vache vivante ne coûte pas plus de 50 à 60 francs; un mouton tout entier, à l'étal du boucher, se paye 3 francs environ; on peut avoir un très bon poulet pour quarante centimes.

Les valeurs inférieures à un franc ou *peseta* se comptent par *flouss*, menue monnaie de cuivre du pays, à peu près la seule qu'ils possèdent. Pour l'or et l'argent, ils font généralement usage des pièces espagnoles, mais ils acceptent volontiers les francs.

Quant à leurs *flouss*, il en faut sept pour faire un de nos sous. Et comme chacune de ces pièces est aussi grande que notre sou lui-même, on peut juger du poids et du volume que représente, en pareille monnaie, une somme tant soit peu importante. Le marchand qui les reçoit les accumule dans un panier placé devant lui. Il n'est pas rare qu'à la fin de la journée, il en ait réuni la charge d'un bourriquet. Dans tous les cas, la recette, quand elle est bonne, est longue à compter.

Sous la tente où nous sommes revenus, à la grande satisfaction du père Davin, dont les côtelettes commençaient à se carboniser, nous trouvons une abondante provision d'oranges, avec du lait caillé et des galettes. C'est une première attention du caïd, qui nous en ménageait une autre. À peine sommes-nous à table, que des Arabes viennent, en effet, nous présenter, de sa part, huit grands plateaux de bois, contenant chacun un demi-mouton rôti et quatre petits pains; avec cela des corbeilles de noix et amandes, cassées et épluchées, et une nouvelle provision d'oranges.

Ces offrandes toutes spontanées sont indépendantes de la mouna que nous devons recevoir sur un autre territoire. Elles répondent certainement aux intentions du sultan qui, partout sur notre passage, a réclamé pour nous un accueil cordial et généreux. Mais elles semblent plus particulièrement inspirées ici par le sincère désir de nous être agréable. Le ministre en remercie chaleureusement le vieux et sympathique caïd, qu'il invite ensuite à pénétrer dans la tente. Celui-ci accepte avec empressement et vient prendre place au milieu de nous avec un autre personnage qui l'accompagne. C'est le *cadi* de la contrée, fonctionnaire considérable, chargé de rendre la justice, et dont la juridiction s'étend sur tout un vaste territoire.

L'occasion se présente toute naturelle d'engager la conversation sur les moeurs et les coutumes du pays. Les nouveaux convives prennent volontiers le café avec nous, mais on leur offre vainement des cigarettes et des cigares. Leur refus était prévu. Personne ne fume au Maroc, en vertu d'un précepte religieux rigoureusement observé. On leur cite l'exemple des Turcs, qui font un large usage du tabac; ils n'en persistent pas moins dans leur résolution, blâmant les Turcs de leur faiblesse, les considérant, à d'autres titres encore, comme des frères corrompus, tandis qu'ils se flattent avec orgueil de conserver pures les traditions de l'islamisme. Nous étions déjà en marche pour accomplir la seconde partie de notre étape, quand le *cadi*, dont nous avons pris congé en forme, cherche de nouveau à nous atteindre. À l'exemple du caïd, il veut aussi nous

témoigner une attention personnelle et accourt nous offrir ce qu'évidemment il a trouvé de plus beau et de plus rare à sa disposition. C'est un charmant petit lapin, au poil blanc comme neige, aux yeux d'un rouge feu. Le cadeau paraît d'abord embarrassant, mais la bête est si mignonne ! Le jeune photographe Davin veut bien se charger de la transporter au devant de lui, sur sa mule. On l'accueille alors avec plaisir, et nous l'associons à notre caravane, sous le nom de Blanche de Sidi-ben-Nour, Blanche sera un agréable souvenir d'une délicieuse journée.

Les cavaliers de la tribu continuent à nous accompagner, mais sans renouveler leurs exercices du matin. Ils marchent à notre suite, leur fusil placé en travers de leur selle. La plupart ont eu même la précaution de le passer dans un fourreau de laine rouge, afin de le protéger. Les Arabes ont l'amour de leur arme; ce soin en est la preuve,

Toujours la plaine, une plaine aride, sablonneuse et plus loin caillouteuse, nous conduit à la *koubba* de Sidi Rackal, située à l'entrée d'un défilé dans lequel la route s'engage pour franchir une chaîne de collines désignées sous le nom de Djebel-Fhathnassa. Notre camp de Mtal est établi à proximité des puits, à un kilomètre au delà de la koubba.

## CHAPITRE IV

Coup d'oeil de la caravane dans les gorges - Cavaliers grands seigneurs - Apparences de gisements métalliques. - Femmes vêtues de noir - Pays de la soif - Entretien muet avec le chef d'escorte - Camp de Smira.

On se serait difficilement imaginé ce matin que nous étions au Maroc par 32° de latitude, tant la nuit a été froide. L'eau contenue dans nos pots de zinc était comme de la glace fondue, et les conducteurs d'animaux avaient trouvé bon d'allumer des feux de bivouac devant lesquels ils se tenaient accroupis, en attendant le signal du départ. Avant que le soleil se fût montré au-dessus de la cime des montagnes, nous n'étions pas à l'aise sur nos chevaux; nos doigts étaient engourdis à tenir les rênes, nos pieds étaient gelés dans les étriers.

Cependant la chaleur du jour n'a pas tardé à nous pénétrer, et nous gravissons joyeusement la petite chaîne de hautes collines au pied de laquelle avait été établi notre campement. La contrée est pauvre, nue, désolée; mais avec ses accidents de terrain, l'aspect nous en est agréable, en raison du contraste qu'elle offre avec l'immense, et finalement monotone plaine que nous avons parcourue la veille pendant toute la journée.

À peine avons-nous effectué une heure de marche que nous voyons apparaître, selon le cérémonial adopté, le contingent de cavaliers de la nouvelle tribu que nous allons parcourir. Il se compose, comme le précédent, d'une cinquantaine d'hommes, précédés de leur caïd monté sur un superbe cheval tout harnaché de jaune. À notre approche, le goum tout entier se précipite au-devant du ministre qui échange avec le chef le serrement de main et les compliments d'usage.

Ce qui était moins dans les usages, c'est la confusion qui s'ensuit. L'arrivée soudaine des cavaliers, l'approche brusque du caïd et peut-être la couleur jaune de son équipement effarent le cheval de M. Ordega. Les gardes à pied s'efforcent de le retenir, mais l'animal, sensible de la bouche, n'en est que plus effaré. Il se met à reculer, tourne plusieurs fois sur lui-même et vient s'embarrasser au milieu de nos chevaux, menaçant à chaque instant de renverser son cavalier et de produire quelque grave accident. Il n'en est rien heureusement et, la courte émotion passée, nous nous hâtons de tirer de l'incident prétexte à jeux de mots et à plaisanteries; jamais, en effet, occasion ne fut plus opportune de parler de chute de ministre et de crise ministérielle.

Dans cette région montagneuse, engagée le long d'une gorge étroite où ne règne qu'un misérable sentier à peine praticable, notre colonne offre un coup d'oeil particulièrement intéressant. Aucun ordre de marche n'est possible à observer, à moins de s'avancer à la suite l'un de l'autre et de former une ligne à peu près interminable. Chacun va donc à l'aventure, laissant à son cheval le soin de tracer sa piste dans la direction qui lui convient le mieux. Les cavaliers de la tribu, plus hardis et plus familiers avec la contrée, escaladent les flancs des collines et se dispersent tout autour, échelonnés à différentes hauteurs. Parmi eux sont mêlés quelques groupes de convoyeurs, dont les bêtes lourdement chargées hésitent à chaque pas pour trouver la place où reposer leurs pieds.

Dans sa confusion, dans ses dispositions capricieuses, avec son aspect bigarré, son miroitement

de vives couleurs, le tableau est de l'effet le plus charmant, et l'on éprouve à le considérer une délicieuse satisfaction. Quelque retardataire, lancé au galop de son cheval sur ces pentes escarpées, vient parfois ajouter sa note émouvante à cet ensemble séduisant.

Qui dirait à voir ces hardis et fiers cavaliers, à leur tenue éblouissante, qu'ils sortent des misérables tentes et des affreux gourbis que nous leur connaissons ? Ce sont là cependant les seules habitations du pays, et c'est bien de là qu'ils viennent, en effet, car en passant devant les douars, nous n'y retrouvons plus que des femmes et des enfants.

Après avoir dépassé le point culminant de la chaîne que nous avons à franchir, et à mesure que nous descendons le versant opposé, le défilé que nous suivons, d'abord resserré, s'évase peu à peu. Il offre déjà une surface large, plane et unie, quand nous arrivons au pied d'un monticule qui supporte les ruines de Guérando, restes romains ou portugais, qui ne valent certes pas la pénible escalade que nous avons dû accomplir pour les visiter. Ce point paraît être le quartier général de la tribu, car sur les collines en face nous apercevons un douar auprès duquel le caïd a dressé ses tentes dont la blancheur attire nos regards.

On nous demande encore la permission d'exécuter des fantasias sur ce terrain relativement propice. Certes, après le spectacle de la veille, nous nous serions volontiers dispensés de celui-ci, quoiqu'il soit toujours intéressant de voir manoeuvrer d'habiles cavaliers, Mais comment refuser ? Les Arabes semblent prendre un goût infini à ces exercices, les occasions de montrer leur adresse et leur agilité doivent être rares pour eux; ce serait donc peu gracieux de notre part de les priver de ce plaisir. Aussi bien est-ce l'heure où nous devons mettre pied-à-terre pour nous dégourdir.

Ces nouveaux cavaliers se montrent, à l'égal des autres, étonnants d'entrain et d'énergie; ici comme ailleurs, les chefs qui les dirigent sont presque toujours des fils ou parents du caïd. On les reconnaît à la finesse de leurs vêtements, à l'élégance de leur monture, à la richesse de leur équipement où l'or et la soie sont largement prodigués. Ils ont de plus des manières dégagées, des attitudes majestueuses, des airs de suffisance qui les désignent encore à notre attention. Jamais, par exemple, ils ne se donnent la peine de charger leur fusil. Ils se font suivre dans leurs exercices, par des serviteurs auxquels, après le coup de feu, ils passent l'arme, et cela sans daigner détourner la tête, négligemment, nonchalamment, tout à fait à la façon de nos grands seigneurs ou de nos petits-maîtres.

L'étape du jour n'est pas très bien réglée, nous ne savons au juste où nous allons camper ce soir. Il nous faut tenir compte pour le choix d'un campement d'une double considération : d'abord la distance à parcourir, et ensuite la présence de puits susceptibles de fournir assez d'eau pour les besoins des hommes et des animaux. Pour ce qui est de la distance, les renseignements que l'on reçoit sont si vagues, si peu sûrs, qu'il est à peine possible d'y compter, il faut faire enquête, contre-enquête, sur enquête pour arriver à en déduire une idée tant soit peu approximative. L'usage des montres est absolument inconnu aux gens du pays. Ce que représente une heure, ils ne s'en doutent pas. Du lever au coucher du soleil, ils n'admettent que trois ou quatre divisions du temps, correspondant aux intervalles compris entre leurs prières, la durée de chaque période est absolument incertaine, et pour le moins aussi variable que l'apparition de l'astre au-dessus de l'horizon,

De Guérando, la route se poursuit le long de la vallée, dont les élévations circonvoisines s'abaissent de plus en plus,

Depuis notre départ de Mazagan, jusque vers la fin de la plaine de Sidi-ben-Nour, le sol était

constitué par des roches calcaires dont nous rencontrons les affleurements et les dislocations dans les parties élevées qui en dessinaient les ondulations.

Maintenant, le calcaire a fait place à des grès schisteux qui, depuis le camp de Mtal, se présentent généralement avec la direction verticale et indiquent la constitution géologique de la petite chaîne du Djebel-Falhnassa, dont nous venons de franchir l'extrémité occidentale déjà fortement déprimée.

Au milieu de ces grès, en quelque part finement lamellés et même ardoisiers, les veines du quartz se montrent nombreuses et puissantes; il ne serait pas téméraire d'affirmer qu'elles renferment des gisements métalliques.

Avec ce changement assez brusque de la nature du sol coïncide une modification non moins sensible dans la végétation. Plus la moindre culture, plus de palmiers nains, plus d'asphodèles, mais à la place une production abondante de jujubiers sauvages, buissons épineux, toujours disposés en touffes arrondies au milieu d'une herbe drue, mais comme à peine suffisante pour les pâturages. L'existence sur ce sol ingrat est déjà un problème; il y a pire encore. Nous rencontrons un douar, en un point où l'herbe même a disparu et où l'on ne voit au loin, tout autour, que pierres et broussailles. Rien d'ailleurs de plus misérable. Ce ne sont plus des drapeaux, mais des loques informes suspendues à des bâtons, qu'on agite sur notre passage, et contrairement à tout ce que nous avons vu jusqu'ici, les femmes, au lieu de porter le vêtement blanc, se montrent enveloppées dans une gaine de cotonnade noire. Bou-Taleb, qui affirme être allé à Tombouctou, m'assure que c'est le costume en usage dans le Sahara et le Soudan. Le manque d'eau dans ces contrées rend le blanchissage difficile, et une étoffe noire trahit moins la saleté.

À proximité du douar se montre une petite source tout à fait insuffisante pour l'établissement définitif de notre caravane. Il faut nous résoudre, bien qu'à regret, car l'étape est déjà longue, à ne lui demander qu'un secours momentané. Dans l'après-midi, par une seconde chevauchée, nous gagnerons Smira, où la nature doit se montrer plus généreuse.

Malgré la sévérité du site, notre petit campement de halte offre un coin plein de cachet et d'originalité. Deux cents chevaux ou mulets, libres de leurs cavaliers, mais encore harnachés, broutent, disséminés çà et là autour de notre tente, l'herbe rare qu'ils rencontrent, tandis que les Arabes, étendus à leur ombre, attendent avec une tranquille résignation le moment de se remettre en marche. On regrette de n'être pas artiste pour reproduire au passage ces scènes saisissantes, mais trop fugitives.

Le scorpion abonde dans ces parages. On ne soulève pas une pierre sans en déloger quelques-uns. Mais ils se montrent bons enfants à notre égard. Nous sommes étendus par terre, ils s'agitent autour de nous; nous les troublons dans leur repos, et aucun d'eux n'a la mauvaise pensée de nous faire sentir la piquûre de son dard, ils rentrent complaisamment leur venin, sans doute aussi par ordre du sultan. Au froid du matin a succédé une chaleur accablante, Nous sommes peu disposés à remonter à cheval, alors surtout que nous en tenons déjà près de cinq heures dans les jambes. On nous en promet encore deux, qui, selon l'inévitable sort se trouveront transformées en trois, quand nous atteindrons le but que les exigences de la contrée nous ont imposé.

Toute cette partie de la route s'effectue à travers une plaine vide, poudreuse, coupée seulement de maigres buissons de jujubier. Au dire du commandant de Breuilhe, beaucoup d'espaces en Algérie présentent ce même aspect désolé qui les fait désigner sous le nom caractéristique de *pays de la soif*. Des collines, au loin, ferment cette plaine dans toutes les directions, et au-dessus d'elles, là-bas, tout là-bas vers le sud, nous croyons distinguer la silhouette vague, encore

douteuse de la grande chaîne de l'Atlas, dont les sommets neigeux se confondent avec les nuages blancs qui les enveloppent.

Pendant ces longues marches, il serait pénible de s'astreindre à un ordre régulier. Le pas inégal des montures s'y prêterait d'ailleurs difficilement. On va, ou vient, on s'avance, on s'arrête. On cause avec l'un, avec l'autre, suivant le goût ou la fantaisie du moment. Mon cheval, étant de ceux qui préfèrent rester en arrière que courir en avant, trouve bon aujourd'hui de régler son allure sur le pas ralenti des mules qui traînent la litière, et où M. Ordega essaye justement de reposer ses membres endoloris par nos trop longues séances d'équitation.

Je reste donc à peu près seul, bien loin derrière le gros de la colonne, avec le chef d'escorte qui ne s'éloigne guère de la personne du ministre.

Le hasard de la marche m'ayant amené auprès du chef arabe, je veux tâcher de lier conversation avec lui. Mais comment faire ? Il ne connaît rien de ma langue, et je ne possède pas un traître mot de la sienne. C'est égal. J'ai recours aux gestes, qui ont une expression plus éloquente qu'on ne saurait l'imaginer, et nous arrivons à nous comprendre parfaitement. J'ai déjà dit qu'il paraissait intelligent, et il m'en a donné la preuve. Par notre entretien muet, nous parvenons à nous faire entendre, que je fumais et qu'il prisait, qu'il avait un joli cheval et que j'étais moins bien monté. Jusque-là rien d'étonnant. Ce qui le devient davantage, c'est que lui ayant appris, au risque de commettre une indiscretion, que le ministre lui ferait sans doute un cadeau à la fin du voyage, et lui ayant demandé ce qu'il préférerait d'une montre ou d'une arme à feu, il a su très bien m'expliquer qu'il avait des armes à feu, mais pas de montre, et que par conséquent cette dernière lui serait de beaucoup plus agréable. Sur cette indication, je lui promets d'intervenir auprès du ministre, afin de lui faire obtenir ce qu'il désirait. Il comprend si bien ma promesse qu'il se penche aussitôt vers moi, étale dans un sourire sa superbe rangée de dents blanches, me pénètre d'un regard joyeux et me tend la main en signe de reconnaissance.

Nous approchons lentement. Il nous faut traverser un lit de rivière, où l'eau est un mythe, où les chevaux enfoncent dans le sable. Malgré notre allure modérée, nous devançons les chameaux qui cheminent tranquillement, mais sûrement, fournissant toute leur course de la journée, sans jamais faire de halte. Leur marche est curieuse à observer, On dirait qu'ils ont sous les pieds des coussinets en caoutchouc remplis d'air qui s'élargissent et s'aplatissent par la pression. Cette disposition, en leur offrant toujours une base élastique qui modère les secousses, doit certainement atténuer leur fatigue.

Mais voilà Smira. On distingue son minaret et sa ceinture de constructions. C'est donc une ville, et non point une ville arabe aux blanches maisons, mais une ville européenne, avec la teinte sombre de ses habitations ? C'est notre première impression; mais à mesure que nous avançons, l'illusion s'évanouit. Le minaret est une tour délabrée d'une forteresse en ruine, les constructions ne sont que des cactus, des figuiers de Barbarie et des jujubiers, entourant quelques pauvres gourbis ! Nous avons franchi dans la journée la limite qui sépare le territoire de Oukala de celui de Réhamna, qui va nous conduire jusqu'à Maroc. Ici, nous recevons l'accolade du caïd de la première tribu, appartenant à la nouvelle province. Il est accompagné seulement de quatre cavaliers et de deux hommes à pied.

Notre camp est établi à quelques pas des ruines du fort, sur un sol tout couvert de débris quartzeux. L'eau, ainsi qu'on l'avait annoncé, est bonne et abondante, les sources qui la fournissent sont les plus abondantes que nous ayons encore rencontrées.

Parmi les provisions qu'on nous apporte, il est difficile de ne pas signaler, comme originalité, la

## *DE MAZAGAN À MAROC*

---

présence d'une quantité énorme d'œufs de perdrix. Trois cents oeufs de perdrix au moins, à mettre en omelette ou sur le plat ! Disciples de saint Hubert, voilez-vous la face !

## CHAPITRE V

Montagne et plateau de Guentour - Une bande de convoyeurs. - Petit Sahara - Les phénomènes de mirage - Illusions sans cesse renaissantes - Citerne de Saharidj.

Le clairon est impitoyable ! À peine, semble-t-il, est-on couché et endormi, que le maudit cuivre résonne désagréablement à nos oreilles pour vous avertir qu'il est cinq heures et qu'il faut sauter à bas de son lit. A quoi bon se faire prier ? Il ne s'agit là d'ailleurs que d'un petit effort, aussitôt oublié. Les impressions agréables arrivent en foule, et tout en faisant sa toilette, par la portière soulevée de la tente, on jouit du lever de l'aurore, « cette étrangère qu'on n'a jamais vue à Paris ».

Au départ du camp, la route se poursuit sur un terrain de pierres désagrégées, à travers lesquelles se dégage avec peine une chétive végétation. Une petite crucifère en fait tous les frais, sa gousse déjà mûre a laissé échapper ses graines et perdu ses valves latérales. La cloison du milieu persiste seule, brillante et nacrée, et l'ensemble rappelle un vaste champ d'avoine aux tiges rares, frêles et rabougries.

Nous atteignons ainsi les montées du Guentour, chaîne plus réellement montagneuse que le Fathnassa, Les pentes y sont cependant moins roides, et les sentiers plus nombreux et mieux tracés. Nous pouvons, sans grand risque, courir à l'aventure sur ses mamelons arrondis. Près du sommet, quelques ânes cherchent une maigre pitance autour d'un douar qui semble abandonné; c'est tout ce que nous rencontrons d'êtres vivants. Après cinq quarts d'heure de marche, nous arrivons au point culminant de la chaîne. Au lieu d'avoir un col à franchir et une descente à opérer, comme nous devions le supposer, nous débouchons sur un haut plateau gazonné en forme de disque plat, horizontal, dont la demi-circonférence antérieure s'accuse, à une assez faible distance, avec une netteté géométrique. Sur la gauche, un pic bleuâtre se profile sur les bords du disque, et au devant de nous se dessine la crête de l'Atlas, dont les pointes neigeuses émergent des nuages.

L'avant-garde de la colonne nous paraît déjà à la limite du plateau, mais à mesure que nous avançons, le disque s'élargit, et la plaine s'étale de tous côtés. Bientôt le sol s'incline légèrement, et nous avons sous les yeux l'immensité du désert, la plaine désolée d'EI-Béhira, avec sa tristesse et son uniformité désespérantes. Pas un arbuste, plus une broussaille; encore quelques brins d'une herbe à moitié sèche, qui bientôt même nous quittera pour faire place à l'aridité la plus absolue.

Heureusement que l'étape ne sera pas longue aujourd'hui, on nous l'assure du moins. Nous la ferons d'une seule traite, sans arrêt, sans obligation de fournir une seconde marche aux heures les plus accablantes du jour. Cette perspective nous donne du courage.

Le convoi est éparpillé, c'est un signe de lassitude. On le voit tout entier sur cette plaine infinie s'étendre sur une longueur de deux kilomètres. La litière, partie en tête, perd du terrain. Mon cheval semble heureux de la rencontrer; ce sera un prétexte pour lui de ralentir un peu plus son allure. Le caïd qui nous avait reçu à Smira chevauche à son côté. Ses quatre cavaliers l'ont abandonné; il n'est suivi que d'un homme à pied, portant le fusil sur l'épaule.

Quand rien autour de soi ne vient distraire l'esprit, les secousses régulières que le pas du cheval

imprime à tout le corps disposent à la somnolence et à la rêverie. J'étais sans doute dans une de ces douces minutes où, sans être endormi, on a déjà perdu le sentiment de la réalité, quand tout à coup mon attention est éveillée par un son de cloches lointaines. Je me retourne du côté d'où vient le bruit, cherchant le hameau ou le village dont le clocher appelle les fidèles à la prière. Je ne découvre ni hameau, ni village, ni chapelle; et alors seulement je me rappelle que nous voyageons en pays musulman, où les cloches sont absolument inconnues. Le son que j'ai entendu n'est simplement que le bruit d'une marmite de cuivre frappant contre une caisse sur laquelle elle est mal assujettie.

La dernière bande de convoyeurs arrive, bruyante et joyeuse, et défile en chantant. Ils sont une trentaine, des nègres presque tous, et semblent faire partie du monceau de bagages au milieu desquels ils sont nichés, les pieds étendus sur le cou des mules. Celles-ci portent allègrement leur pesant fardeau sous lequel elles semblent ensevelies. Ce sont des caisses, des paniers, des ustensiles divers, et, couronnant le tout, une apparence de paquet de linge sale, d'où se dégage une boule rouge et noire, la tête d'un nègre coiffée de son fez.

Le soleil nous envoie déjà ses rayons les plus piquants, et le sol aride commence à s'échauffer, Les nuages de l'horizon perdent peu à peu de leur opacité, et nous distinguons plus nettement le massif montagneux dont chaque pas, il est vrai, nous rapproche, mais lentement, péniblement et au prix de réelles fatigues. Nous sommes au milieu d'un véritable désert ; partout la misère et la désolation ; la chaleur nous accable ; la lassitude nous gagne ; la soif nous envahit, vive, impérieuse, sans qu'il soit prudent de la satisfaire. C'est le Sahara avec toutes ses tristesses et ses rudes privations.

Si les épreuves et la nature du lieu nous donnent un avant-goût du grand désert, nous subissons encore la même impression, mais cette fois plus agréable, au spectacle curieux et saisissant qui se manifeste tout à coup à nos regards. C'est le phénomène du mirage, ce bizarre effet d'optique propre aux pays chauds dont nous avons appris la théorie sur les bancs du collège, sans jamais avoir bien cru, peut-être, à sa réalité.

Il existe cependant; il est là dans toute son intensité, complet, absolu, visible, palpable en quelque sorte, et il va nous fournir, pour le reste de notre course, une distraction bien amusante et jamais plus opportune,

Quelque effort que l'on fasse, il est impossible de se défendre de l'illusion produite par cet étrange phénomène, tant les apparences sont conformes à la réalité. Au milieu de ce sable, de ces cailloux, dans ces espaces vides, apparaît à l'improviste un lac, quelquefois immense, avec sa surface miroitante, ses îles et ses bords verdoyants qui se reflètent dans les eaux, On presse un peu le pas, on veut l'atteindre ; on approche, on va le toucher, et le lac disparaît subitement, comme par magie, sans qu'on puisse saisir le moment précis où il se dérobe à la vue. Puis aussitôt, un peu plus loin, à côté, là où rien n'apparaissait tout à l'heure, une rivière déroule son cours sinueux, un marécage étale ses eaux tranquilles dont les contours irréguliers sont envahis par les joncs.

Nous nous précipitons vers ces lacs, ces rivières, ces marécages que nous croyons atteindre en un instant, au galop de nos chevaux. Nous fixons un point précis, un petit rocher sur les bords, un bouquet d'arbres sur la rive. Il est bien là, ce rocher; ils sont bien là, ces arbres, avec leur tronc, leurs branches et leurs feuilles; ils ne sauraient nous échapper. Bah ! l'enchantement se produit; tout s'efface et disparaît, et à la place de ces rafraîchissants paysages, nous ne trouvons plus qu'un sol nu et desséché.

Vingt fois nous recommençons les mêmes exercices, les mêmes poursuites furibondes; vingt fois nous repartons avec des illusions sans cesse renaissantes, pour arriver toujours aux mêmes étonnantes déceptions.

Mais voici un douar, bien réel celui-là, avec ses huttes pointues et son enclos de broussailles. Le lac qui l'entoure n'est pas, à coup sûr, un effet de mirage cette fois; la présence d'un douar ne suppose-t-elle pas l'existence de l'eau dans le voisinage ? C'est là, sans doute, que nous allons camper. En effet, nos hommes sont occupés à ériger les tentes; nous voyons distinctement leurs manoeuvres. Mais quoi donc ! non seulement le douar, mais les tentes elles-mêmes se reflètent dans l'eau. Établirait-on notre camp sur pilotis ? Quelques pas encore, et cette nouvelle illusion s'évanouit. Nous sommes bien auprès d'un douar véritable, notre camp se dresse bien à ses côtés, mais tous les deux reposent sur un terrain solide qui n'a rien de la fraîcheur que nous lui avons attribuée. Le lieu où nous nous arrêtons, désigné sous le nom de Saharidj, est le point de halte habituel des caravanes qui traversent la contrée. Il est pourvu d'une grande citerne bâtie et voûtée que des sources alimentent sans doute, mais qui reçoit aussi, en de trop rares occasions, l'eau recueillie dans une dépression artificielle du sol environnant. On pénètre dans la citerne par une petite ouverture; des marches de pierre, établies jusqu'au fond, permettent d'aller puiser l'eau à ses différents niveaux. La construction a une longueur d'une quarantaine de mètres. Sa faible largeur la ferait prendre du dehors pour un simple mur plein, surmonté à chacune de ses extrémités d'une petite tourelle carrée. L'eau n'est pas de très bonne qualité, mais elle est assez abondante pour suffire à l'alimentation d'une assez forte caravane.

Quatre ou cinq jujubiers arborescents élèvent, à côté, leur tronc noueux et leurs branches desséchées; c'est toute la végétation qui s'y montre. Quelques chameaux, accroupis sur leurs genoux, se reposent en ruminant sous leur ombre imaginaire.

Dans tout le parcours de la journée, nous n'avons guère rencontré d'habitations, et partant nous n'avons eu ni cavaliers, ni fantasias, ni escorte d'honneur d'aucune sorte. Au campement, nous retrouvons quelques caïds venus, isolément et à pied, des tribus voisines. Nous recevons leurs hommages et ensuite leur mouna, qui ressemble à toutes les autres, sans plus de variété, mais avec moins d'abondance peut-être.

## CHAPITRE VI

Du meilleur mode de locomotion - La chaîne du Djebilat - Rencontre de notre mission militaire en permanence au Maroc - Impression réciproque - Plaine de Maroc - Minarets de la ville - Campement dans une forêt de palmiers.

Sur cette mer de pierres et de sable dont l'horizon semble infini, surtout du côté de l'orient, le lever du soleil offre un spectacle de majestueuse grandeur, qu'on retrouve à peine sur l'immensité de l'Océan. À l'heure où nous quittons le camp, le spectacle se manifeste dans toute sa beauté et toute sa splendeur.

Après le repos d'une longue après-midi, en plus de l'habitude, que les difficultés de la route nous ont en quelque sorte imposé, le corps est entièrement remis de ses fatigues. L'esprit se sent libre et dégagé, et nous abordons gaiement notre étape nouvelle qui sera la dernière sérieuse avant notre arrivée au terme du voyage.

Si bien cependant que l'on soit disposé, il est tels accidents particuliers qu'un jour de repos ne suffit pas à guérir et qui, dès qu'on est remonté en selle, se réveillent aussitôt.

Le cheval est une monture élégante et gracieuse, sur laquelle on est d'abord très agréablement, mais qui, à la longue, on peut m'en croire, offre ses petits désagréments. Une litière bien aménagée fournirait un moyen commode de voyager en ces pays, mais celle que nous avons est impossible, et ne peut nous être d'aucune utilité. Quant au chameau, son pas trop lent le destine exclusivement au transport des lourds fardeaux, à moins que le climat brûlant des latitudes plus méridionales et le manque de ressources ne l'imposent aux voyageurs, à cause de sa résistance et de sa sobriété.

M. Ordega, qui a pu apprécier les inconvénients de ces divers modes de locomotion, se décide, sur nos conseils, à s'établir sur un mulet dont on a recouvert le bât d'un matelas et d'un tapis. La posture, il est vrai, n'est pas des plus nobles, mais elle est pratique, et c'est, à n'en pas douter, cette dernière considération qui doit primer dans la circonstance.

Je suis fortement tenté de suivre l'exemple du ministre. Mon cheval est tranquille et sûr, mais il lui est impossible de suivre, aujourd'hui, l'allure de la colonne qui file avec un entrain admirable. À chaque instant, je suis obligé de piquer un temps de galop pour rattraper la distance perdue. Le jeune Davin s'offre à moi comme une providence : il monte une mule agile et veut bien l'échanger contre mon cheval. J'accepte avec plaisir et reconnaissance, et dès ce moment, sans effort et presque sans fatigue, je me trouve toujours en tête, à côté de ceux qui ouvrent la marche.

Il n'y a pas de doute, la mule est la monture par excellence de ce pays. Son pas est plus sûr, plus soutenu, plus rapide et beaucoup moins saccadé que celui du cheval. Sans qu'il soit à peine besoin de la talonner, elle conserve indéfiniment sa même allure et laisse toujours bien loin derrière elle tous les autres animaux.

Nous entrevoyons enfin, et non sans plaisir, notre sortie prochaine de ce monotone désert, dont Saharidj (de Sahara sans doute) a été la maigre oasis. La chaîne bleuâtre du Djebilat, qui le ferme devant nous, laisse déjà distinguer les reliefs et les plans successifs de sa structure. Le sol commence à perdre son aridité absolue. Des buissons de jujubiers se montrent de nouveau çà et là, et une douzaine de ces jujubiers, en arbre, au milieu d'un espace piétiné et

plus uni que le sol environnant, indiquent la place d'un marché qui se tient là chaque dimanche.

Par une montée presque insensible, nous arrivons au pied des montagnes, au lieu dit de Sui nia, où se trouvent une koubba, un douar, et par suite des puits, les uns expliquant la présence des autres.

La koubba de Sidi-Mohammed-el-Effedhil, comme toutes celles que nous avons rencontrées, est un édifice carré, aux murs découpés en créneaux et surmonté d'un dôme en demi-sphère, ou demi-orange, comme disent les Espagnols. Ce sont à peu près les seules constructions de pierre que l'on voit sur la route. Chaque koubba renferme les restes d'un marabout ou prêtre vénéré. Le nom de marabout attribué également à ces petites mosquées. Leur couleur blanche extérieure les désigne de loin à l'attention, et les musulmans de la contrée, ainsi que les voyageurs, y viennent pieusement réciter leurs prières et se prosterner devant les saintes reliques. La porte en reste continuellement ouverte, à moins que le tombeau ne renferme de grandes richesses, ce qui semble tout à fait exceptionnel.

La gorge dans laquelle nous nous engageons est plus sévère qu'elle ne nous avait d'abord paru. Nous marchons sur des schistes dénudés et des cailloux de quartz qui roulent sous les pieds. Cependant, des genêts à petites fleurs blanches ne tardent pas à venir se mêler aux jujubiers sauvages. Plus loin, s'élèvent au-dessus d'eux des cassias<sup>1</sup> épineux, au feuillage de sensitive, dont les troncs tordus et bas laissent échapper une gomme abondante. Leur tête arrondie et touffue procure une agréable fraîcheur. Au pied de l'un d'eux, les reliefs d'un festin, débris de coquilles d'oeufs et noyaux de dattes, trahissent le passage récent d'une petite caravane. Le col franchi, nous descendons la pente d'un étroit défilé, par un sentier sinueux et fortement encaissé sur lequel nous sommes obligés de cheminer un à un. La nature est ici vigoureusement tourmentée, le site est âpre et rude, la montagne nous enserme, mais la vue et l'esprit, rassasiés des horizons sans bornes, se reposent agréablement sur ces perspectives rapprochées. Le corps en devient plus alerte, et c'est presque sans fatigue que nous arrivons, après quatre heures de marche, au lieu fixé pour notre halte principale.

Nous n'éprouvons, cette fois, aucune hésitation à reprendre notre route après le déjeuner. On sent d'ailleurs que le but approche. La chaîne du Djebilat est à peu près franchie, et ses dernières ondulations vont bientôt se confondre avec la plaine sur laquelle s'élève la ville de Maroc.

Nous n'avons pas encore quitté les pentes, déjà pourtant bien adoucies, qui mènent à cette plaine, que nous voyons fondre sur nous trois cavaliers soulevant sur leur passage un nuage de poussière. À leur costume, nous croyons que quelque riche caïd ou quelque noble messenger de cour, suivi d'une petite escorte, vient à notre rencontre. Nous sommes bientôt désabusés. Les trois personnages qui se précipitent sur nous sont des Français transformés en Orientaux, les membres de notre mission militaire en résidence fixe auprès du sultan. À leur tête est le capitaine d'artillerie X..., ayant auprès de lui un maréchal des logis de son arme, et un homme détaché d'un régiment de zouaves.

Le capitaine X..., excite l'admiration par sa belle barbe blonde et la magnificence de sa tenue. Il monte un joli cheval gris équipé à la mode arabe : haute selle reposant sur une douzaine de feutres diversement colorés; brides et poitrail de soie, rehaussés de broderies d'or; mors et étriers dorés,

Un volumineux turban est enroulé autour du fez qui couvre sa tête et duquel pend un énorme gland d'or. Il est drapé dans un vaste burnous blanc, dont les plis disposés avec une

---

<sup>1</sup> Arbre tropical (*légumineuses césalpinées*), dont les fruits produisent la casse\* (2.). v. **séné**.

intelligente symétrie laissent apercevoir tous les détails d'un costume éblouissant.

Il faut bien le dire, l'impression produite par l'arrivée de ces cavaliers ne leur est pas favorable. Ce n'est pas ainsi que nous nous étions imaginé notre mission française. Rien à sa vue n'éveille le souvenir de la patrie lointaine que nous avons l'espoir de retrouver en elle. Le capitaine X... n'ayant du costume français que les bottes, ce n'est pas assez, à notre avis, surtout dans la démarche officielle qu'il accomplit en ce moment.

Je m'imagine que si le gouvernement français a recherché et obtenu le privilège d'envoyer un de ses officiers au Maroc, c'est, je le veux bien, pour instruire les soldats du sultan dans la manœuvre du canon, mais aussi, ce me semble, pour apprendre à ces populations ignorantes à connaître la France et à la respecter dans la personne de ses représentants. Or comment les respecter, si rien ne signale leur présence et leur qualité ? L'uniforme français, dans sa modestie et sa simplicité, serait certainement plus profitable à notre prestige que tous les accoutrements de fantaisie, si riches et si brillants qu'ils soient. Après tout, je juge peut-être en profane et ne me rends pas un compte exact des exigences du climat et du milieu dans lequel vivent, ici, nos envoyés. Cependant deux membres de la même mission, le docteur Linarès et le lieutenant Chaumet, que nous avons vus à Mazagan, se sont présentés dans leur costume réglementaire; les officiers qui nous accompagnent portent aussi l'uniforme de leur corps, sans trop paraître en souffrir; enfin, nos régiments d'Afrique font campagne dans des climats au moins aussi rigoureux, sans qu'on juge utile de transformer leur tenue. Dans ces dernières années, j'ai eu l'occasion de connaître et de fréquenter des jeunes Chinois, envoyés en mission à Paris. Ils parlaient notre langue avec beaucoup de correction et s'étaient assimilé, avec une rapidité étonnante, les moeurs et les usages de notre capitale; mais ils avaient conservé le costume de leur pays. Je leur demandai pourquoi ils s'exposaient ainsi à une curiosité indiscreète et gênante. Ils me répondirent que c'était par ordre de leur gouvernement. De cette manière, on apprendait en Europe à les reconnaître, à ne pas s'étonner d'eux et à juger qu'il y avait ailleurs que chez nous, sous un habit différent, autre chose que des barbares, des hommes instruits et intelligents. J'admire la prévoyance du gouvernement chinois, et je souhaite aujourd'hui que nous sachions l'imiter.

L'impression légèrement pénible que nous avons reçue, à cette première rencontre, de notre mission militaire au Maroc a dû être réciproque, et certainement nous n'avons pas produit sur ces brillants cavaliers l'effet qu'ils attendaient de nous. En ce qui me concerne, j'en ai la preuve assez manifeste. Monté sur ma mule et cheminant discrètement à l'écart, plus désireux d'observer que de me produire, je me figure aisément que j'avais plutôt l'air d'un Sancho Pança que d'un don Quichotte. Toujours est-il que le sous-officier, s'étant approché de moi, enhardi sans doute par mes humbles allures, me demande à brûle-pourpoint si je fais partie de la mission. Je lui réponds par une simple affirmation, croyant d'ailleurs, à la brusquerie de sa question, que c'est une simple manière d'entrer en conversation. Pas du tout, c'est une information plus complète qu'il désire, je le devine bientôt. N'osant plus m'interroger directement, son œil investigateur supplée à ses paroles. Il m'analyse des pieds à la tête, cherchant visiblement à déduire de son examen la qualité de ma personne. Je me garde de venir à son secours. Je me fais au contraire un jeu de son incertitude et je m'amuse, tandis que nous échangeons des phrases banales, à suivre la marche de sa pensée, obstinément en quête de savoir à quel rang il pourrait bien me placer, parmi les membres de la mission, entre le ministre et son cuisinier.

Cependant nous avançons. Au seuil de la plaine dont nous découvrons déjà la sombre verdure, au milieu de notre chemin, un amoncellement de pierres indique, parait-il, l'endroit où quelque saint du calendrier musulman s'est arrêté pour dire sa prière. Chaque passant ajoute une pierre à l'autre, et le tas grandit ainsi, en raison sans doute de la vénération dont le saint est l'objet. Une dizaine de cavaliers, venus là pour nous attendre, se joignent à notre escorte.

Dès ce moment, nous distinguons la ville toute noyée encore dans une légère brume.

Elle est dominée par une haute tour carrée dont la vue rappelle aussitôt la fameuse Giralda de Séville. À sa gauche, s'élèvent deux autres minarets de plus modestes proportions.

Nous atteignons à El-Kantara la lisière d'une forêt de palmiers. Bou-Taleb, en véritable Arabe, me montre avec orgueil un étroit canal où l'eau coule à pleins bords. C'est une satisfaction qu'il n'avait pu se donner jusqu'ici. Ce canal est une des nombreuses dérivations de l'Oued Tensift qui servent à l'irrigation de la plaine et concourent à sa fertilité. Il fait partie d'un système analogue à celui que les Maures d'Espagne établirent jadis dans les plaines de Murcie et d'Alicante, et qui fait encore aujourd'hui la prospérité et la fortune de ces fertiles provinces.

Nous n'avons plus qu'à franchir, à gué, cette *séguia* d'irrigation pour atteindre le camp établi dans une de ses courbes. Le terrain sur lequel il est placé n'est pas heureusement choisi. C'est un marécage desséché que les chameaux ont labouré de l'empreinte profonde de leurs pieds et recouvert de leurs nombreuses déjections, assez semblables à des pacanes ou noix d'Amérique, déposées en tas çà et là. Le sol est inégal, fendillé, et la marche n'y est pas facile, À part ce petit inconvénient qu'on eût pu éviter, nous y sommes agréablement; nos tentes sont entourées de fraîcheur et de verdure ; l'eau coule sous nos yeux, et nous pouvons contempler la haute cime des palmiers agitée par le vent.